[Dubuisson]



# ODE

## *AU CLERGÉ*

## DE FRANCE,

*Suivie d'un petit Discours, ou de quelques Réflexions analogues.*

PAR un Auteur qui n'est point Auteur, comme on le verra de reste.

---

Si lé Lecteur n'est pas content des six premiers Vers, qu'il s'en prenne au Poëte Rousseau.

---

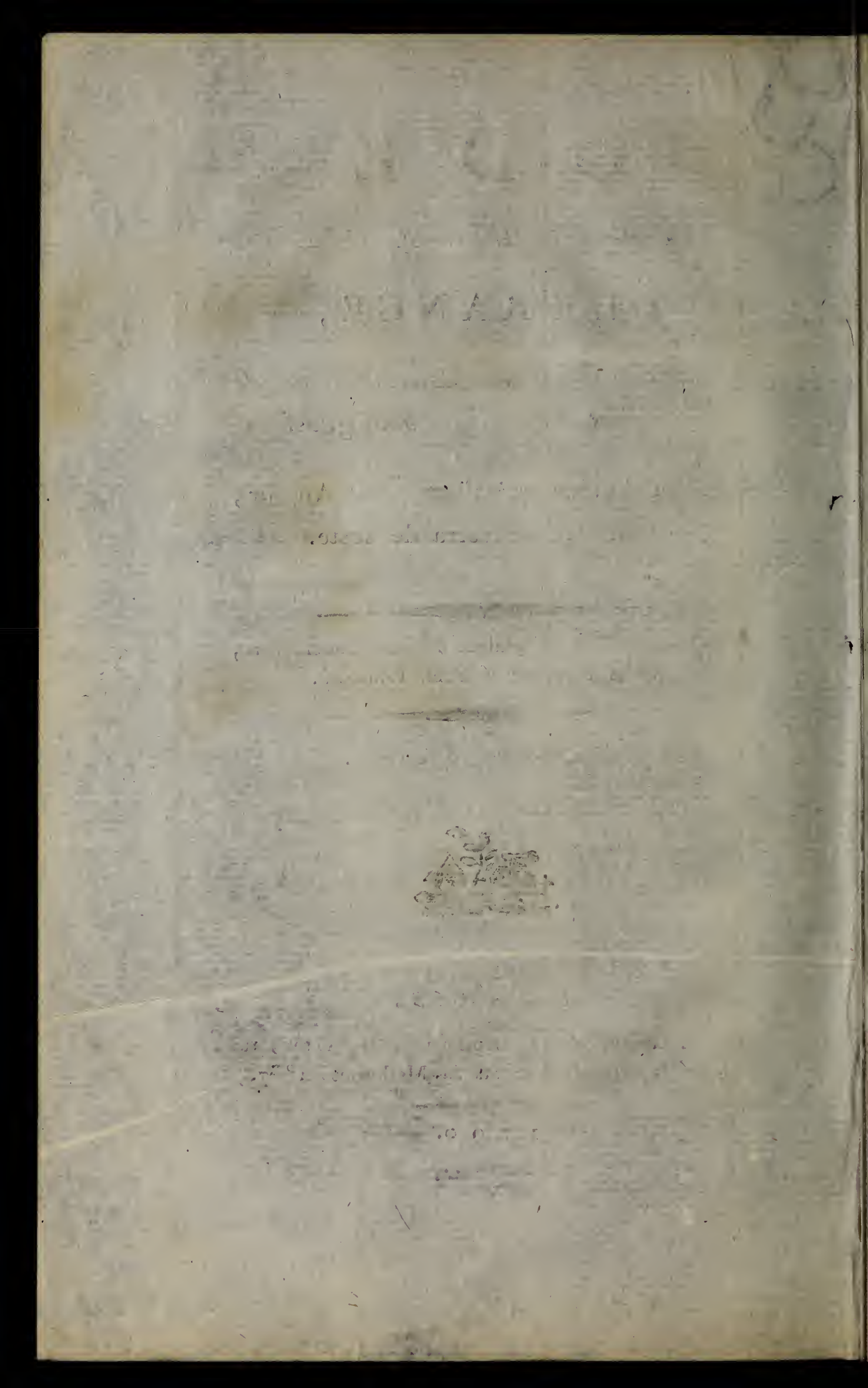
*Nolite obdurare corda vestra.*



*A PARIS,*

Chez LAURENS *junior*, Imprimeur de la NATION, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins, n° 37.

1790.



# AVERTISSEMENT.

CETTE petite piece a été imprimée pour la premiere fois à la Rochelle en 1773. Plusieurs exemplaires en furent répandus dans Paris; l'auteur n'y avoit pas mis son nom, mais il en distribua lui-même un assez grand nombre d'exemplaires, à des personnes de sa connoissance, comme en étant l'auteur. Ce qui lui fit quelques ennemis secrets dans une certaine classe d'hommes qu'on peut aisément deviner. Il en fit présent d'une certaine quantité à un libraire. Ce libraire en fit faire clandestinement une autre édition sous le titre de... *Adresse au Clergé Welche.* Mais il en supprima les vers, parce qu'il les trouva mauvais sans doute, ou peut être aussi, parceque [ comme on s'exprimoit alors ], ils sentoient un peu trop le fagot. Mais comme aujourd'hui, grace à la révolution, on ne craint plus cette odeur malsaine,

l'auteur les a fait remettre dans la présente édition, d'autant plus volontiers, qu'il s'embarrasse fort peu que ses vers soient trouvés bons, ou mauvais, ou médiocres, n'ayant nulle prétention en poésie ni même en prose; car il s'est toujours beaucoup plus attaché au *bien-penser* qu'au *bien-dire*.

En un mot l'auteur n'a ici d'autre ambition, d'autre prétention que celle de faire généralement connoître dans le public, ses anciens et véritables sentiments patriotiques, chose non seulement très permise, mais même ordonnée aujourd'hui, par les circonstances, à tout honnête citoyen.

Quelques temps auparavant que cette petite pièce fut connue, l'auteur avoit fait distribuer, lui-même, dans Paris, une petite brochure où il avoit mis son nom, contre les opérations du chancelier Maupeou, qu'on appella,

pour lors dans le monde, la protestation du vicomte d'Aubusson, contre le lit de justice. Presque personne ne doutoit qu'une pareille prouesse ne valût à son auteur les honneurs de la bastille, & s'il n'y parvint pas, il n'en doit pas moins beaucoup de reconnoissance à M. le chancelier, sachant très-bien qu'il avoit fait tous ses efforts pour les lui faire obtenir.

L'auteur est aussi dans le cas de devoir à-peu-près la même espèce de reconnoissance à un respectable abbé dont il étoit fort connu & auquel même il avoit l'honneur d'appartenir, qui étant à dîner chez M. le maréchal de Brissac, s'indigna très-vivement contre la cour de ce qu'elle n'avoit pas encore récompensé l'auteur suivant ses mérites. Dès le lendemain matin, un des convives de ce maréchal vint faire part à l'auteur de la bonne volonté dudit abbé pour lui, que le bon maréchal n'ap-

prouva pas, quoiqu'il n'eût point été du nombre des pairs protestans au lit de justice. L'auteur confesse ici qu'il n'en a jamais fait ses remerciemens à ce vénérable abbé, quoiqu'il eût alors l'honneur de le voir presque tous les jours; il lui en fait ses excuses: & comme il vaut mieux tard que jamais, il le prie d'agréer enfin dans le présent écrit, les témoignages sinceres, quoique tardifs, de sa vive reconnoissance.

L'auteur peut donc se flatter de pouvoir présenter au public au moins deux titres incontestables de son antique & vrai civisme; & il jure qu'il en fait infiniment plus de cas qu'il n'en a jamais fait des vieux titres de sa défunte noblesse. Ainsi il peut dire qu'il a porté la cocarde nationale au fond de son cœur, long-temps avant qu'il fût permis en France de la porter à son chapeau.



# ODE

## *AU CLERGÉ*

# DE FRANCE,

*Suivie d'un petit Discours ou de quelques Réflexions analogues ; par un Auteur qui n'est point Auteur, comme on le verra de reste.*

---

Si le Lecteur n'est pas content des six premiers Vers, qu'il s'en prenne au Poëte Rousseau.

---

*Nolite obdurare corda vestra.*

QU'AUX accens de ma voix le clergé se réveille ;
Prêtre, sois attentif ; Prélat ouvre l'oreille ;
Que l'école se taise & m'écoute parler :
Pour attendrir les cœurs, Muse accorde ma lyre
Aux cris des malheureux ; l'humanité m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

Jusqu'à quand verrons-nous l'éloquence sacrée,
Avec tous les tyrans paroissant conjurée,
Des peuples opprimés dissimuler les droits ?
Assez & trop long-temps une vague sentence,
( Chrétiens, soyez toujours soumis à la puissance )
A trahi les sujets & corrompu les Rois.

Ajoûtez-y du moins, (alors on vous pardonne);
(Chrétiens, soyez soumis quand la raison l'ordonne (1).
Ce passage, je crois, vient aussi de bon lieu.
J'entends qu'on me répond sur les bancs de Sorbonne;
Les Rois ne veulent point qu'avec eux l'on raisonne,
Et c'est assez pour nous qu'ils rendent compte à Dieu.

Flattant ainsi des Rois l'orgueilleuse foiblesse,
Comme de vils troupeaux, instrumens de richesse,
Vous mettez l'homme au rang de leur propriété.
O servile leçon! Ta suite inévitable
Offre au sage éperdu l'aspect épouvantable
Du comble des erreurs & de l'impiété.

C'est en vain que tout bas la raison parle & fronde;
L'opinion publique est la reine du monde;
L'emploi du Philosophe est de la diriger,
Mais dans ce siècle affreux, mou, barbare & frivole,
L'homme de bien privé du droit de la parole,
Du fourbe & du méchant ne peut plus nous venger.

D'où vous vient, ô Clergé! la cruelle folie
D'éteindre le flambeau de la philosophie?
Il en sort, dites-vous, de dangereux poisons;
La terre enfante aussi quelques plantes mortelles,
Et Dieu donc approuvant vos craintes paternelles,
Doit sans doute étouffer le germe des moissons.

---

(1) *Ratiocinabile sit obsequium vestrum.*

D'un

D'un soupçon odieux j'ai peine à me défendre,
A suivre tous vos pas, ainsi qu'à vous entendre;
Du bonheur des humains on vous croiroit jaloux:
Ou bien tranchons le mot, ô Pasteurs infidéles!
Epris du faux éclat des grandeurs temporelles,
Vous laissez vos brebis à la merci des loups.

Est-il un seul prélat, dont l'ame trop flétrie,
Pût entendre, l'œil sec, les cris de la patrie;
Voir le Peuple aux abois, la Nation aux fers?
Oui, les seules erreurs de vos lâches maximes,
Faisant germer, par-tout la misere & les crimes,
Ont dévasté la terre & peuplé les enfers.

Osez enfin du vrai peindre la vive image,
Et d'un Corps de Clergé sentez tout l'avantage;
Un Roi, sans son appui, n'est qu'un foible mortel,
Les soldats n'y font rien: non, jamais sans le prêtre,
L'homme dans son égal n'auroit pu voir un maître;
Le trône ainsi par-tout est fondé sur l'autel.

Quoi! croyez-vous entendre un citoyen farouche,
Ennemi du pouvoir & le fiel à la bouche,
De la rebellion levant les étendards?
Non, nous avons des Rois, je veux qu'on les conserve,
Je veux qu'on les respecte & je veux qu'on les serve,
Contre la seule erreur je lance ici mes dards.

Adoptons du régent le beau mot que j'admire:

(Ils nous ont laissé faire, il faut les laisser dire;)
Cela seul accordé, je soumets tous les cœurs.
Et vous Prêtres de Dieu, vous nous verrez dociles,
A toutes vos leçons autant qu'aux évangiles,
Quand de l'autorité vous serez moins flateurs.

(⌒⌒)

Le Ciel en ce moment, par ma voix vous l'ordonne,
Hâtez-vous de sauver le peuple & la couronne;
Le secret efficace est encore en vos mains; (1).
Mais d'un mot que jamais la poëtique audace
N'offrit à répéter aux échos du Parnasse,
N'effrayons point ici l'oreille des humains.

(⌒⌒)

Français, d'un foible espoir, allege ta souffrance,
Ton Clergé t'offre encore un rayon d'espérance;
Implore son secours, il ne fut jamais vain.
Prélats, il faut se rendre à notre vive instance,
Ou dans le concordat nous montrer la dispense
Du précepte sacré d'aimer votre prochain.

(⌒⌒)

Perfide ambition, mauvaise citoyenne,
Que ne puis-je à l'instant, comme une erreur payenne,
Te bannir à jamais de l'esprit du Clergé?
Si pour rendre à l'état ce signalé service,
Il faut, d'une victime, offrir le sacrifice,
Chantant *nunc dimittis*, j'y cours & prends congé.

*Fecit vis patriae versum.*

---

(1) *L'excommunication.*

# DISCOURS

## *OU*

## RÉFLEXIONS ANALOGUES.

IL est incompréhensible que le clergé de France, ayant lancé depuis si long-temps sa foudre de l'excommunication sur nos comédiens, baladins & histrions, n'ait point encore imaginé d'excommunier aussi nos traitans & nos publicains, *& omnes ſedentes in telonio ;* comme s'il étoit moins odieux pour des chrétiens & moins criminel devant Dieu, d'être les auteurs, les fauteurs ou les instrumens de l'injuste oppression de ses freres & des miseres publiques, que d'amuser des gens oisifs sur un théâtre, ou de divertir la populace par des gambades & des quolibets. Je suis indigné ; mon cœur se souleve chaque fois que je rencontre un évêque allant dîner chez un fermier général.

Successeurs des apôtres, auriez-vous donc oublié que le fils de Dieu que nous adorons, & dont vous nous prêchez la sainte morale, a lui-même témoigné publiquement & constamment son indignation contre eux pendant tout le cours de sa vie mortelle ? Et pourquoi, je vous prie ? Quel étoit son motif ? C'est ce que vous n'avez jamais examiné. Parmi tant de questions que vos docteurs ont agitées, auroit-ce donc été la plus indifférente ?

On ne peut pas supposer sans doute, que la façon de s'exprimer du Messie sur le compte des Publicains, ne fût en lui que l'effet des opinions populaires de son temps. Ce seroit une impiété ; il en en avoit donc une raison essentielle & digne de lui : il ne l'a point dite expressément, il est vrai , mais il n'avoit pas besoin de le dire, car il est très-évident que ce n'étoit & ne pouvoit être, que parce que ces

sortes de gens étant employés à la levée d'une espece de tributs établis contre l'ordre, c'est-à-dire arbitrairement imposés par la force, contre le droit naturel sans le libre consentement des vrais représentans du peuple, se trouvoient être, par leur emploi, les agents ou les outils de l'injustice, & par conséquent réprouvés dans son cœur divin. Vouloir en assigner quelqu'autre cause, ce seroit insulter au bon sens.

Le célébre Bourdaloue, dans le premier de ses sermons pour les dimanches, page 43 & suivantes, paroît avoir reconnu cette même vérité dans toute sa force; il tourne tout au tour, on croit enfin l'entrevoir en quelque sorte sur le bord de ses lévres, comme prête à s'en échapper; et l'on sent qu'il n'a pu s'empêcher de la dire en effet, qu'en coupant court et changeant de matiere. Du moins est-il vrai que le bon pere en dit beaucoup trop pour qu'on

puisse lui pardonner de n'en avoir pas dit davantage, si l'on oublioit de faire attention qu'il étoit Jésuite, et qu'il prêchoit à la cour de Louis XIV.

Ouvriers évangéliques, le temps est enfin venu, je vous en préviens : ou il ne vous est plus permis de dissimuler sur cet article essentiel, car vous ne le pourriez désormais sans compromettre la cause de la religion divine que vous nous prêchez, ou sans vous montrer vous-même prévaricateurs aux yeux du public. Si l'approbation ou la tolérance de vos prédécesseurs pour des préjugés pernicieux, pour des erreurs grossieres, pour des usages également injustes, absurdes et cruels, n'a point affoibli jadis la foi de nos peres dans des temps d'ignorance et de barbarie ; ne vous flattez-pas qu'il en puisse être ainsi quand les lumieres se répandent dans une nation et qu'elle commence à s'éclairer. Alors

sans un miracle particulier de la providence, il est moralement impossible que les peuples ne se détachent pas insensiblement d'un culte dont les ministres sont évidemment à leurs yeux les coopérateurs ou les approbateurs de l'oppression sous laquelle ils gémissent, et même quelquefois les apologistes des ennemis du bien public. Il n'appartient pas au vulgaire de savoir séparer bien distinctement la cause de Dieu, de celle de l'homme d'église. Hâtez-vous donc de saisir désormais toutes les occasions d'instruire les fideles clairement et à fond sur cette matiere importante. La plûpart de nos gens de finance sont sans doute à la bonne foi ; ils ignorent ou se dissimulent le vice et le danger de leur état; il est temps d'en éclairer les consciences erronées ; songez que cela n'est pas moins important pour leur salut dans l'autre monde, que pour le nôtre dans celui-ci.

Un homme célébre a fait de nos jours le généreux sacrifice d'une place dans l'opulente quarantaine, à l'exactitude de ses principes sur la justice, à la délicatesse de sa conscience, moins religieuse, a-t-on dit, que philosophique; car ce galant homme a été malheureusement soupçonné d'être un esprit fort. Convenez du moins qu'il croyoit à la vertu, car il n'est pas possible d'en faire un acte de foi plus beau, plus fort et moins équivoque. Obligez donc enfin ceux que vous dirigez et qui vous écoutent à nous en faire de pareils, ou les ignorants vont bientôt imaginer que vous avez réellement le pouvoir de dispenser vos vrais croyants d'être gens de bien.

O Prêtres, que vous êtes quelquefois inconséquents dans l'exercice de votre important ministere! Un particulier vient vous dire qu'il a passé par hazard un peu de contrebande, ou que par adresse

il a évité de payer les droits du traitant, ou qu'il n'a point déclaré toute la valeur de son bien, afin que sa taxe fût moins forte; vous ne lui faites point de scrupule sur aucune de ces trois choses, et vous ne l'obligez jamais à la restitution; preuve évidente que dans le fond vous regardez l'impôt comme injustement établi; car si vous le regardiez comme une chose vraiment équitable et juste, c'est-à-dire, s'il étoit établi avec le consentement réel et libre de la nation qui le supporte, vous prévariqueriez dans votre ministere; parce qu'alors ce seroit un véritable vol, de la restitution duquel il ne vous seroit pas permis de dispenser votre pénitent. D'un autre côté, le financier, le traitant ou le commis vient-il se mettre à vos pieds au tribunal de la pénitence, vous lui donnez libéralement l'absolution, sans exiger de lui qu'il abandonne la profession criminelle qu'il exerce, et que vous reconnoissez cependant comme telle,

puisque je vous ai forcé d'en convenir. Répondez à cet argument, ou plutôt, croyez-moi, gardez-vous bien de vouloir y répondre : vous iriez infailliblement vous perdre dans la sombre région des absurdités où l'on ne prend plus la peine de vous aller chercher.

Jugez-vous vous-mêmes sur cette maxime incontestable : tout homme qui par intérêt, par crainte ou par politique, céle, déguise ou pallie quelque vérité importante au bonheur public, au bien de la société, se déclare l'ennemi de Dieu, parce qu'il péche évidemment en cela contre le précepte de l'amour du prochain.

Apprenez enfin maintenant, si vous ne le saviez pas encore, ou si vous avez fait semblant de l'ignorer; apprenez, dis-je, que le droit naturel des peuples n'est pas moins sacré que l'évangile même, puisqu'il vient également de

Dieu, et que par conséquent il est imprescriptible; étudiez donc attentivement ce droit naturel, ses principes et ses conséquences; car il ne vous est pas permis de les ignorer, puisqu'il est de votre devoir d'en instruire vos audideurs; autrement vous induisez les hommes en erreur et vous les menez dans le chemin de la perdition.

Voulez-vous fermer la bouche aux incrédules, et leur prouver que vous êtes en effet les vrais ministres de Dieu, soyez désormais les vrais amis des hommes; exhortez toujours les peuples à la paix, à la tranquilité, à la patience, c'est fort bien fait: le philosophe vous approuve et le citoyen vous en loue; les émeutes, les séditions populaires, les guerres civiles sont d'autant plus certainement un très-grand mal, qu'il n'en résulte jamais aucun bien; leur seul effet quelquefois est de faire changer seulement le genre de l'oppression ou

les noms des oppresseurs. Il n'appartient qu'à la bonne instruction publique, librement discutée, généralement répandue, de détruire efficacement les abus et les préjugés nuisibles, et d'établir insensiblement, mais solidement, la véritable base de la prospérité publique.

Quand les princes ne font pas le bien ils sont plus à plaindre qu'à blâmer; et c'est toujours les flateurs, les ignorants, les fourbes ou les fripons qui les égarent. Respectez leur personne sacrée et laissez-les faire, je vous le conseille et vous y exhorte; mais dans la chaire, dans vos écrits ou dans le secret tribunal de la pénitence, ne leur faites pas une conscience fausse ou erronée sur leurs droits et sur leur devoir, et sur-tout ne les flattez point, comme vous l'avez toujours fait jusqu'ici, sur les véritables bornes que le droit naturel a mis à leur pouvoir; ce

seroit trahir la cause de Dieu et celle des hommes.

Je voudrois ici demander à nos érudits la solution d'un grand problême sur l'histoire du genre humain, qui me vient maintenant à l'esprit, et que voici.

Quel est l'homme d'entre tous les hommes qui ont existé sur la terre, qui se trouve très-réellement avoir fait ou causé le plus de mal à ses semblables?

Nos académies n'ont jamais proposé cette question pour le sujet de leur prix, et personne, que je sache, ne s'est même avisé de la faire encore.

Oseriez-vous me répondre d'avance, en attendant leur décision, que par hazard ce ne seroit point précisément celui-là même, qui le premier s'avisa de dire aux princes et de persuader aux autres, que les rois ne tiennent leur puissance que de Dieu seul, et qu'ils

n'en doivent compte à personne ici-bas. ... Combien de milliers, de millions ou de milliards d'hommes, ce seul homme a-t-il égorgé?... On ne sauroit y penser sans en frémir d'horreur... Si j'étois en état de donner au public un bon catéchisme moral et politique dont, par parenthese, nous aurions grand besoin, je n'y oublierois certainement pas cet article.

Vous désapprouvez unanimement aujourd'hui des evêques du tems passé, qui s'appuyant sur un passage où Josué a dit *sta sol*, ont voulu traiter comme des impies ou des hérétiques les astronomes modernes. Vos successeurs conviendront aussi bientôt, que vous n'aurez pas été mieux fondés vous-même, de notre tems, à vouloir citer des passages de l'écriture sainte contre les philosophes publicistes qui s'écartoient de vos opinions ou qui ne raisonnoient point au gré de vos desirs. Ils vous en blâme-

ront d'autant plus, que cette seconde erreur a des suites beaucoup plus dangereuses; car les hommes sont bien plus intéressés à la théorie des loix et d'un bon gouvernement, qu'au cours des astres et à la théorie des cieux.

L'esprit saint, dans nos livres inspirés, n'a certainement pas plus voulu nous instruire sur la science de l'ordre social ou sur les droits réciproques naturellement établis entre les nations et leurs chefs, que sur aucune des autres sciences humaines; respectons ces passages sacrés, et ne les prophanons plus, en les citant mal-à-propos et contre leur destination toute divine et surnaturelle.

C'est donc en philosophes et non pas en qualité de théologiens, que vous devez raisonner sur ces matieres; car il faut toujours supposer que vous êtes véritablement philosophes vous-mêmes, puisque toute science nécessaire aux hommes doit découler de vos lévres, et que

c'est à vous qu'il appartient principalement de tenir sur la terre la véritable balance du juste et de l'injuste absolu.

Nous devons croire, et nous croyons sincérement en effet que Notre-Seigneur vous a promis l'infaillibilité dans ce monde; mais nous disons et vous en convenez, je pense, que c'est uniquement pour ce qui regarde le dogme et tout ce qui peut y avoir un rapport essentiel et direct; dans tout le reste il est donc permis au philosophe de discuter vos opinions, d'éclairer vos préjugés et de combattre vos erreurs.

Rendons justice à la vérité : on a vu dans tous les temps, l'on voit heureusement encore, et l'on verra toujours dans l'église un très-grand nombre de personnages d'un mérite éminent, pleins de piété, de zele et de vertu, propres en un mot, à faire chérir et respecter la religion sainte dont ils

sont

sont les ministres; la providence ne permettra jamais qu'il en soit autrement: mais malheureusement, la piété la plus sincere et le zele le plus pur ne préservent pas toujours les hommes de toute espece d'erreur ou de préjugé.

Toutefois il est certain, car il n'est pas possible d'en disconvenir, que le clergé pris en général est la principale cause de l'établissement et du maintien du pouvoir arbitraire et despotique, qui regne dans la plûpart de nos gouvernemens de l'Europe; mais il faut convenir aussi que l'onction de la divine morale en a souvent mitigé les funestes effets.

Sans crainte de passer pour calomniateur, ou même de hazarder un jugement téméraire, j'ai cru d'abord pouvoir supposer ici que quelques abbés ou prélats de cour auroient pu quelquefois sacrifier avec connoissance de cause

l'intérêt du public à leur ambition; mais je croirois avancer une calomnie d'autant plus atroce, que la chose me paroîtroit incompréhensible, en supposant que le plus grand nombre d'un corps aussi respectable, auroit toujours eu pour principe constant et suivi dans sa conduite, dans ses écrits et dans ses discours, un motif aussi peu chrétien.

Cependant le fait existe : à quelle autre cause pourrions-nous l'attribuer, si ce n'est à quelque pieuse erreur, qu'un zele apostolique moins éclairé que respectable, aura fait naître?

Sur ce qu'il est écrit que le chemin du ciel doit être semé de ronces et d'épines, on a sans doute imaginé qu'il étoit bon pour les peuples, dans la contemplation de la grande affaire du salut, d'être foulés et tyrannisés sur la terre, crainte que l'abondance ou quelque prospérité, dans ce lieu d'exil,

ne leur y fît oublier le séjour éternel de la céleste patrie.

Ce que je dis ici n'est pas une simple conjecture; j'ai souvent dans ma jeunesse entendu faire des raisonnements à-peu-près semblables à mes religieux instituteurs, qui pensoient ainsi très-réellement et de bonne foi. Quand une idée, quoique fausse, paroît un peu spécieuse, elle prend aisément racine dans de certaines têtes; de-là elle se répand bientôt dans une infinité d'autres qui l'adoptent incontinent sans autre examen, comme une chose évidente et certaine. Si l'on peut dire en quelque sorte de l'homme comme du singe, qu'il est naturellement un animal imitateur dans son attitude physique, dans ses gestes, dans ses manieres et dans son maintien; l'on peut dire aussi, que souvent il n'est pas moins singe, sans s'en appercevoir, dans sa conduite morale et dans ses maximes. Bien peu

de gens savent penser d'après eux-mêmes, ou se rendre raison des vrais principes qui les font agir et parler.

Il est malheureusement trop vrai que l'abondance ou la prospérité corrompt souvent l'homme et le détourne ordinairement des sentiers de la vertu, mais cette vérité n'est applicable qu'en parlant de l'homme considéré dans l'individu; il n'en est pas ainsi quand on veut parler de l'homme considéré dans l'espece; et principalement en corps de nation, car alors c'est précisément tout le contraire. L'expérience et la raison nous ont démontré dans tous les temps, que plus une nation se trouve opprimée, plus elle est avilie sous le joug d'un pouvoir arbitraire et désordonné; et plus à proportion, les mœurs en général y sont nécessairement corrompues, moins on peut trouver parmi les membres qui la composent, quelques germes d'honneur et de vertu, et par

conséquent alors il doit être à proportion d'autant plus difficile aux missionnaires d'y pouvoir faire des recrues pour le paradis; car enfin il faut nécessairement commencer par rendre les hommes honnêtes-gens, avant d'en pouvoir faire de bons chrétiens.

Tirons donc de-là une conclusion toute opposée à celle de nos anciens Piétistes, bien intentionnés sans doute, mais mauvais observateurs; et disons que les ministres de nos autels, au lieu de se consoler pieusement à leur aise, *intrà Vestibulum & Altare*, des miseres publiques, doivent au contraire contribuer de tous leurs efforts et de tout leur zele à rendre les hommes en général heureux sur la terre, autant qu'il est possible, s'ils veulent sincérement pouvoir contempler quelque jour un plus grand nombre de bienheureux dans le ciel.

Si l'on est excusable de s'être égaré et d'avoir pris une fausse route pendant les ténèbres, dès que le jour paroît il n'est plus permis de la suivre, et c'est un crime alors de s'obstiner à ne vouloir point revenir sur ses pas. Revenez-y donc enfin, car tel est vôtre devoir; on ne vous en demande pas davantage. Par-là vous ferez naître notre espoir et nous prendrons patience, parceque nous savons que si vous en agissez de même, à la longue tout ira bien et pour les peuples et pour les rois.

O vous! qui que vous soyez, membres de l'église enseignante, qui venez de lire ce petit nombre de lignes, faites-y, je vous en conjure, une attention sérieuse; car je vous l'annonce: si fermant toujours vos cœurs à la piété, ou vos yeux à l'évidence, vous ne voulez pas m'entendre aujourd'hui dans le temps; vous entendrez, au jour que les

portes de l'éternité vous seront ouvertes, de la bouche du redoutable Juge, ces terribles paroles qui vous seront adressées....

*Ite Maledicti in ignem æternum.*

En attendant, moi, je vous lance ici d'avance mon anathême sur la terre, en vous déclarant que vous allez être livrés désormais à l'indignation générale, au mépris universel des gens de bien vos contemporains, et que votre mémoire sera flétrie, qu'aucun de vos noms ne passeront à la postérité qu'avec la note de lâcheté, de bassesse ou d'ignorance, en un mot, que sous le sceau de la réprobation et de l'exécration universelle et perpétuelle, dans l'esprit de tous les hommes qui entendront parler de vous.

Cette menace n'est pas vaine: si par malheur les bonnes lumieres ne sont

point encore assez généralement répandues pour forcer les puissances à faire le bien, et le sont du moins assez et de reste pour pouvoir assurer déja, que tous les hommes de notre âge qui auront fait le mal ou qui pourront y avoir contribué d'une maniere ou d'autre, par la lâcheté de leur conduite, par leurs écrits, par leurs discours et même par leur silence, seront couverts d'un opprobre éternel, ou que leurs noms obscurs n'y pourront échapper qu'à la faveur des ténèbres dans les profonds abîmes de l'oubli.

*Nolite obdurare corda vestra.*

Ames dévotes et timorées, que je respecte sincérement et du plus profond de mon cœur ; je crains ici de vous avoir scandalisé, mais suspendez votre jugement, il seroit téméraire. Ce n'est point un incrédule qui vous parle ; les intérêts de la religion et de la vertu

me

me sont aussi chers qu'à vous, et je vous proteste sur la foi due à tout homme qui ose aujourd'hui dire la vérité, que personne n'est plus intimément pénétré que moi d'un religieux et profond respect pour le sacré caractere du prêtre et pour la dignité sainte de l'épiscopat. Non, je ne connois rien de plus vénérable dans le monde qu'un bon curé, qui remplit tous ses devoirs avec le zele éclairé d'une charité prudente, à plus forte raison le digne et saint évêque, premier pasteur.

Mais le vrai chrétien, le catholique le plus zélé, s'il n'est pas un imbécile, ne sauroit avoir, au fond du cœur, la même vénération pour une certaine dignité que nous voyons briller dans l'église et qui n'est point de l'église; dignité fastueuse et vaine, autant hétérogene à l'esprit de l'évangile, qu'elle est absurde dans l'ordre de la société.

Chaque fois que je rencontre un cardinal, je suis tenté d'aller charitablement lui crier à l'oreille: Monseigneur, prenez bien garde à vous, au moindre souffle du bon sens, votre éminence est en poussiere.

Grands de ce siécle, que vous serez petits pour la plûpart, aux yeux de la génération suivante, et que vous l'êtes dès ce moment aux yeux des gens sensés!.....Hommes vains et bassement ambitieux, qui n'avez jamais eu la moindre idée de la vraie gloire, désabusez-vous enfin et sachez que ces dignités, ces titres, ces décorations dont vous êtes si ridiculement fiers, sont déjà regardés du public, bien moins comme des illustrations pour les familles, que comme l'appas et l'instrument de la servitude, et qu'on les vit être trop souvent le prix du déshonneur. Ce n'est point à des cordons que se laissent prendre ordinairement les

grands hommes, parce qu'ils ont toujours beaucoup plus d'orgueil que de vanité.

O vous vrais philosophes! (j'appelle ainsi tout homme, qui ayant de la justesse dans l'esprit, de la droiture dans le cœur et de la fermeté dans l'âme, a pris soin d'éclairer sa raison et sait en faire un légitime usage;) O vous donc, vrais philosophes, trop clairement dispersés dans le tourbillon du monde! qui gémissez en secret sur le triste sort des membres malheureux de nos sociétés, soi-disant policées, ne désespérez point encore de faire triompher quelque jour la cause de l'humanité qui vous est chere? Vous y parviendrez lentement, j'en conviens, si l'homme d'église ne vous prête pas son puissant secours, parce qu'il a la principale influence sur les opinions; mais ne perdez point courage, et ne vous lassez jamais de fronder hautement le vice et

les erreurs. Flétrissez par-tout et sans réserve, autant qu'il vous sera possible, le fripon, le fourbe et le méchant : avoir pour eux des ménagements ou de l'indulgence, c'est être cruel envers tous les hommes et faire injure à la vertu. Instruisez ceux qui vous entourent, éclairez les esprits, échauffez les cœurs, élevez les ames : viendra le temps enfin où l'explosion subite et générale des sentiments généreux que vous aurez inspirés, des bonnes lumieres que vous aurez répandues, renversera toutes les barrieres, brisera tous les obstacles que l'ignorance et la barbarie nous ont opposés. Non, il ne faudroit peut-être pas un aussi grand nombre qu'on pourroit le croire d'hommes vraiment épris de l'amour du bien général, éclairés et courageux, pour faire changer de face à l'univers.

O noble ambition! seule digne d'entrer dans le cœur de l'homme qui sçait

aimer et connoître la véritable gloire, ne seras-tu jamais la passion dominante des princes et des rois? Puisse un d'entr'eux nous montrer bientôt un vrai héros dans ce vrai genre d'héroisme; (brillante carriere d'autant plus glorieuse à remplir, que malheureusement elle est toute neuve,) il sera cent fois plus élevé au-dessus des Alexandres et des Césars, que les Césars et les Alexandres ne l'ont eux-mêmes été jusqu'ici dans l'opinion du vulgaire, au-dessus des Tersites ou des Erostrates.

Non, l'histoire ne reconnoîtra point désormais pour un bon prince, celui qui pendant son regne, se sera contenté d'avoir fait arbitrairement quelque bien, ou d'avoir soulagé passagérement ses sujets de quelques maux. Celui-là seul y sera véritablement reconnu pour grand et bon prince, et vivra éternellement chéri dans la mémoire des hommes, qui non content d'avoir fait d'a-

bord, par le seul poids de son pouvoir absolu, tout le bien possible, aura de plus ensuite le sublime courage de vouloir se mettre lui-même et ses successeurs, par de bonnes et sages institutions, dans l'heureuse impuissance de faire le mal. Hélas ! pour celui qui le voudra sincérement, la chose est plus facile qu'on ne pense.

En attendant, ô Homme! qui que tu sois, apprends toujours à connoître tes devoirs, tes droits sur la terre ; mais souviens-toi que quiconque connoît son droit naturel et ne veut pas le réclamer hautement et par-tout pour ses concitoyens comme pour lui-même, n'aura plus qu'à choisir désormais d'être mis dans l'une de ces trois classes : des lâches, des fourbes ou des fripons.

Ici se présente naturellement à l'esprit, une nouvelle secte de philosophes qu'on a vu se former depuis peu sous le nom d'économistes.

Non-seulement jamais la philosophie n'avoit pris la cause des rois sous sa protection, mais l'esprit humain n'avoit pas même encore imaginé jusqu'à nos jours, qu'un pareil événement pût être compris dans l'immensité des choses possibles; et c'est précisément pour cela que dans tous les temps, les princes et leurs ministres n'ont jamais vu dans les philosophes que des hommes dangereux et suspects: c'est pour cela qu'ils ont toujours été persécutés, si-tôt qu'ils ont voulu porter leurs spéculations importunes sur des objets qui pouvoient intéresser les droits ou les prétentions de ceux que le hazard avoit revêtu dans le monde de quelque pouvoir, de force ou d'autorité; le desir de la domination, quoique ordinairement dépourvu de lumieres, a toujours fait pressentir, comme par instinct, qu'il ne seroit pas aisé de retenir long-temps les hommes sous le joug d'une obéissance servile,

aveugle et passive, si la voix du philosophe alloit réveiller leur intelligence sur les droits imprescriptibles que la nature leur a donné.

On a donc vu cette fiere philosophie qui ne veut recevoir des loix ni reconnoître d'autorité que de la seule évidence, contrainte à s'exiler elle-même de ce bas-monde, ou réduite à baisser sa tête orgueilleuse sous le joug des opinions dominantes. C'est ainsi qu'elle a paru respecter les bornes que les puissances du trône et de l'autel ont voulu lui prescrire.

Mais enfin dans ces derniers temps, des esprits hardis forçant toutes les barrieres, bravant tous les obstacles, ont osé dans leurs écrits, citer au tribunal de la raison les rois et leurs prétentions, les loix et les usages, les préjugés et les abus, et porter le flambeau de la philosophie jusques dans les replis les
plus

plus tortueux et les plus cachés de la tenebreuse politique des maîtres de la terre.

Alors on a sonné l'allarme de toute part; tous les divers suppôts du pouvoir arbitraire, grands et petits, de tous les rangs, de tous les etats, et même tous les honnêtes-gens mediocrement éclairés, ont fait repeter aux échos à-peu-près les paroles suivantes: ô siecle! ô temps! ô mœurs! Tout est perdu; l'audace impie des téméraires écrivains de nos jours, ne tend à rien moins qu'à renverser le trône et l'autel.

C'est précisément au milieu de ces plus vives clameurs, dans le fort de la crise, que du sein de cette même philosophie si formidable aux souverains, on a vu tout-à-coup s'élever parmi nous une science nouvelle, qui non-seulement apprend aux hommes le secret important de concilier le pouvoir

absolu d'un seul dans les monarchies héréditaires, avec la justice et la raison, mais qui de plus a démontré, par les arguments les plus solides, que cette forme de gouvernement est précisément la seule qu'une nation éclairée par l'évidence de l'ordre, puisse et doive adopter pour son plus grand avantage possible.

Sur des idées meres, profondes et sublimes, mais peut-être un peu trop obscures pour le commun des esprits, d'un homme vraiment extraordinaire, doué du génie créateur, un écrivain sage et respectable, dans son livre de l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques, a principalement tenté cette merveilleuse entreprise, et au grand étonnement du lecteur attentif, il s'en tire avec tout le succès possible, autant en qualité d'homme d'esprit et de vrai philosophe, qu'en qualité de bon citoyen.

Que les princes et les rois sont encore éloignés de pouvoir comprendre tout ce qu'ils doivent à ces hommes de génie! Tâchons du moins d'en donner ici quelque légere idée par une réflexion toute simple.

Si par impossible la proposition contradictoire à celle que les économistes viennent heureusement d'établir étoit évidente; c'est-à-dire, s'il étoit veritablement démontré et généralement reconnu que des peuples ne peuvent être heureux et bien gouvernés que dans une république, et qu'en un mot, sous le pouvoir absolu d'un seul, ils sont toujours nécessairement, quoiqu'on fasse, plus ou moins foulés et misérables, méchants et corrompus; cela supposé, dis-je, le plus puissant, le plus absolu des monarques, pourroit-il balancer un moment à se précipiter du haut de son Trône pour aller se confondre dans la foule des citoyens, sans exposer sa tête

au courroux des cieux et à l'indignation des hommes? Car enfin, quel crime imaginable plus grand, plus énorme, que celui dont se rendroit alors évidemment coupable aux yeux de l'univers, ce mortel inhumain qui voudroit impunément sacrifier à son orgueil, à ses caprices, à la seule satisfaction, le bonheur, les droits et la liberté de plusieurs millions d'êtres sensibles et raisonnables, que la nature et Dieu firent ses égaux.

O vous tous! monarques, potentats, rois, princes et souverains qui commandez ici-bas aux hommes; apprenez du moins par-là, que quand cette même philosophie qui vous fit tant d'ombrage et qui vous tend maintenant les bras, auroit dû nécessairement un jour renverser les trônes où vous êtes assis, vous n'en seriez pas pour cela moins coupables de vouloir un instant arrêter ses progrès.

Mais, au contraire, elle vient en ce

moment critique vous offrir un puissant secours ; et son art propice va reprendre, sous-œuvre, les bases de votre puissance, qui n'ayant jamais été construites que par les mains de l'ignorance ou de l'imposture, ne pouvoit avoir de solidité. Aussi les voit-on s'ébranler enfin et menacer ruine de toute part.

Si les rois sont faits pour les peuples, les peuples ne sont pas faits pour les rois. Cette vérité dont les conséquences nous menent loin, que le plus hardi des philosophes n'auroit osé nous dire il y a trente ans, du moins en public, passe aujourd'hui de bouche en bouche; et le hazard me fournit en ce même moment une preuve si incontestable qu'on n'ose plus la contester; car je viens de lire dans les papiers publics la harangue d'un de nos prélats pour une grande princesse, à son passage, où l'on trouve cette même sentence très-clairement établie, ou du moins son équivalent.

Là elle dit, d'autant plus que le prélat, homme d'esprit, connoît la force et l'énergie des mots, qu'il fait lui-même ses harangues et ses mandements, et l'on pourroit ajouter encore, pour rendre la chose plus touchante, qu'il n'a cependant point passé dans le monde pour un homme sans ambition.

En un mot, il n'est plus permis de le taire ou de le dissimuler aux puissances : on observe généralement par-tout aujourd'hui que le genre humain commence à se lasser, il en est temps, des erreurs et des chimeres qui l'abuserent jadis et qui l'oppriment encore; l'instinct du simple peuple se rafine déja et semble vouloir les repousser de lui-même.

O princes ! saisissez donc promptement la seule planche qui puisse vous sauver du naufrage prochain qui vous menace; que votre orgueil royal fléchis-

sant le genou devant la statue du sage mortel à qui vous la devez, vienne mettre à ses pieds vos sceptres et vos couronnes; c'est-à-dire, embrassez promptement avec confiance et sans reserve sa prudente et salutaire doctrine dans toute son étendue. C'est ainsi que votre reconnoissance doit lui rendre véritablement le plein et sincere hommage de votre puissance et de vos états, si vous voulez du moins les conserver longtemps. J'ose ici vous en faire la sommation authentique à la face du ciel et de la terre, et vous déclarer en cas de refus ou de retardement, atteints et convaincus du crime de félonie, bien plus réel que celui dont vous croiriez pouvoir accuser le plus rebelle de vos vassaux.

Nos philosophes économistes auront-ils rendu véritablement un service essentiel à l'humanité? J'en suis convaincu : mais je sens néanmoins qu'il n'appartient qu'à la postérité d'en juger en dernier ressort.

Leur science vraiment royale a malheureusement paru trop tard dans le monde pour un grand roi que nous voyons depuis long-temps travailler avec succès en Europe à se faire admirer et craindre.

Ce prince qui sait voir et lire et qui veut tout connoître, a lu très-certainement les principaux ouvrages qui pouvoient l'en instruire; mais engagé dans une route toute differente, il s'est cru trop avancé pour revenir sur ses pas, et la renommée l'avoit déja proclamé le héros de son siecle. Ce monarque éclairé aura-t-il donc pu se laisser éblouir, comme un héros vulgaire, à la trompeuse lueur d'une gloire momentanée.

La postérité verra trop de philosophie dans ses écrits, pour qu'elle puisse lui pardonner d'en avoir aussi peu dans les maximes de sa politique et dans sa conduite en qualité de souverain. Avec un

un si beau génie, de vastes connoissances et des talents militaires qui ont etonné toutes les nations, il n'aura jamais elevé qu'une puissance éphémere; il a trop mis sa confiance dans les cinq ou six cent mille bras qu'il voit maintenant au bout des siens. O roi philosophe! Avez-vous donc oublié que la nature ne vous en donna que deux? Si vous voyez tous les autres agir et se mouvoir au premier signe de vos volontes; s'ils vous obéissent enfin avec autant d'exactitude et de celerité que s'ils étoient physiquement en effet les vrais et propres membres de votre individu; à quoi tient un pareil prodige, qui pour n'être pas nouveau dans le monde n'en est pas moins inconcevable? Songez que vous le devez uniquement au prestige de l'opinion, des superstitions ou des préjugés, et que le soleil de la raison qu'on voit enfin se lever sur notre hémisphere, les aura bientôt entièrement dissipés; tout ainsi que l'astre bienfaisant

qui chaque jour nous réchauffe et nous éclaire, fond ou dissipe insensiblement des brouillards épais que la nuit a répandu sur la terre. Vous avez donc lieu de craindre, tout grand potentat que vous êtes, du moins si vous vivez long-temps, de voir un jour échapper de vos mains ces forces étrangeres, et de vous trouver tout-à-coup, à votre réveil, nud, seul et sans armes, au milieu de dix-huit à vingt-millions de vos ennemis.

Concluons ici sur un ton plus simple et dans l'exacte vérité, que nos souverains ne pourront trouver désormais des hommes vraiment capables de rasseoir ou de maintenir leur puissance d'une maniere solide et durable, que parmi ces mêmes philosophes qu'ils ont toujours craint ou rebuté.

Ce ne sera du moins jamais parmi ces petits intriguants de cour, ambi-

tieux et vains qui s'en vantent, dont la politique louche, basse et mal-adroite, pour en imposer ou se faire valoir, n'a d'autre ressource que de porter les rois à des coups d'autorité violents et arbitraires, et qui ne sait les faire régner enfin que par l'oppression, l'espionnage et la terreur. De pareils ministres ne feront jamais autre chose qu'accélérer plus rapidement la chûte des Empires. Il n'y a que leur ignorance ou leur ineptie qui puisse engager la bonté du prince éclairé à les soustraire à sa justice : s'il pouvoit oublier toutefois que son indugence pour les méchants est un acte d'injustice et de cruauté pour tous les peuples qui lui sont soumis! . . .

*Dieu nous préserve des petits remedes pour les grands maux !*

# POST-SCRIPTUM.

SI par hazard en finissant cette courte lecture on vient à s'écrier.... Ceci est bien fort. -- Tant pis, car ce seroit une marque très-évidente que nous serions encore extrêmement foibles. Ecriez-vous plutôt..... C'est bien plat, trivial & pitoyable, &c. ----Je vous le pardonne d'avance : & plût à Dieu n'eussois-je dit ici que des trivialités ou de vieilles rapsodies..... --- J'entends déjà répéter.... Toute vérité n'est pas bonne à dire. -- Sentence vague & très-équivoque, qui n'est véritable que dans le seul sens où l'on veut dire par-là que les organes de la vérité ne sont pas toujours favorablement reçus dans le monde; mais dangéreuse & fausse maxime dans tout autre sens : dangereuse en ce qu'elle ne peut jamais être favorable qu'à l'homme pervers, & fausse en ce qu'elle implique contradiction. Tout ce qui n'est pas bon à dire aux hommes, ne sauroit être une vérité; car la vérité vient de Dieu : or, ce qui vient de Dieu

ne peut pas nuire aux hommes & leur est au contraire évidemment toujours utile, avantageux, ou nécessaire. Mais, ajoutera-t-on..... Il est très-inutile de dire des vérités à ceux qui ne veulent pas les entendre. --- Vous vous trompez & vous pourriez raisonner précisément dans le même goût sur les premiers soldats qu'on fait monter à l'assaut, dont les efforts sont presque toujours vains, mais cependant ils ne sont jamais tout-à-fait inutiles, puisqu'ils sont cause que ceux qui survivent & leur succédent, triomphent enfin & se rendent maîtres de la place. De même il est des vérités importantes qu'on doit toujours commencer à répandre, quoiqu'on soit sûr d'abord de n'être point écouté, & qu'il ne faut pas même se lasser ensuite de répéter sans cesse à toute occasion, parce que ce n'est précisément qu'en conséquence de ce qu'elles auront été dites & redites longtems sans aucun fruit sensible, qu'on parviendra nécessairement un jour à les redire enfin avec un plein succès.

D'autres vont s'écrier ici peut-être...C'est bien fou. --O Français! si vous aviez parmi

vos concitoyens quelques centaines de fous dans le même genre, non mieux pensants, j'ose le dire, mais plus éloquents & plus importants dans le monde, vous seriez bientôt le peuple de la terre le plus heureux & le plus sage..... On finira par m'objecter enfin que personne ne s'avise aujourd'hui de répandre dans le public de pareils écrits. ---Et c'est précisément, parce que personne ne s'en avise, que je m'en suis avisé & que j'ai dû m'en aviser.

O gens du beau monde ou du grand monde, qui, pour la plupart, jugez toujours si légérement de tout, des hommes & des choses, sans examen, sans réflexion, & néanmoins d'un ton si tranchant, que quelquefois il en impose; tandis que vous n'êtes en effet, sans vous en douter vous-mêmes, que les fideles échos d'un imposteur ou d'un faux sage; apprenez que c'est précisément dans ces temps malheureux où l'on ne voit presque personne qui veuille, ose & puisse à la fois dire hautement la vérité, que tous ceux qui le peuvent, de quelque maniere que ce puisse être, y sont plus étroitement obligés que jamais, &

que c'est alors que les gens de bien qui le veulent toujours, quand la chose est possible, doivent tâcher de les dire, ces vérités importantes, avec d'autant plus de force & de courage, qu'ils sont moins secondés.

Le malheur des nations vient en général de deux sources principales : la premiere & la plus ancienne vient de ce qu'on s'étoit malheureusement persuadé jadis, comme quelques-uns le pensent encore, qu'il étoit nécessaire de tromper les hommes pour les mieux conduire & pouvoir les gouverner; préjugé dont la fausseté n'est pas moins certaine, qu'il est certain que les conséquences en ont été & sont encore cruelles & funestes pour le genre humain.

La seconde, plus moderne, vient de ce que personne ne veut dire aujourd'hui tout haut ce qu'il pense ou ce qu'il dit tout bas. Mais, dit-on, la prudence oblige tous les gens sensés d'en agir ainsi; en ce cas ne mettons plus la prudence au rang des vertus, ou mettons vos gens sensés au rang des ames pusillanimes; car toute vertu exige ou suppose du courage, & la prudence

elle-même nous ordonne quelquefois d'être téméraire, à proportion de l'importance de l'objet ; & que peut-il y avoir de plus essentiellement important dans le monde, que le salut du peuple & le bien public?

Hélas ! Pourroit-on se le persuader, si tous les jours on ne l'avoit vu ? Que tel qui passe pour intrépide à la guerre, n'ose s'exposer le plus légérement du monde à encourir la disgrace d'un ministre ou d'un favori, par la moindre petite représentation, qui seule auroit suffi quelquefois pour sauver à sa patrie des désastres & des malheurs.

Parmi tous nos incrédules, est-il un esprit fort, assez obstiné, pour refuser de croire à la magie, en voyant une petite feuille de papier d'une certaine forme, faire pâlir & trembler le même homme qui vient d'affronter, d'un air tranquille & serein, cent bouches de canons ? Si mon incrédule, après avoir vu de ses propres yeux un pareil prodige, ne veut pas croire encore qu'il doit y avoir nécessairement en effet quelque vertu magique ou surnatu-

relle dans la petite feuille dont je parle, je le forcerai du moins à convenir que l'homme, & sur-tout l'homme de cour, est un étrange animal bien inconséquent & bien fou.

Je crois avoir répondu d'avance à tout; hors, comme on dit, à qui va là ?

Si l'on me demande donc maintenant.... Mais qui êtes-vous pour oser nous parler de la sorte ? êtes-vous moliniste ou janséniste ? &c. --- Je ne suis d'aucun parti, d'aucune secte en iste.... Tenez-vous d'une manière ou d'autre à nos parlemens anciens? --- Je n'ai point cet honneur-là...... Aux nouveaux ? --- Encore moins.... Qui êtes-vous donc? --- En un mot, je ne suis & ne veux être rien, pas même académicien.

Seulement je suis pour un moment ici le tribun du peuple...... Qui vous en a donné la charge ? --- Moi-même je l'ai prise, de mon autorité privée. Dans tous pays où le peuple n'a point réellement de vrais tribuns dans le fait, tout le monde l'est de droit. Nos anciens états généraux jadis étoient faits pour en tenir lieu. Nos parlemens ont cru

depuis avoir le droit d'en faire les fonctions, & les ministres de la puissance les y ont d'abord autorisés, ou du moins ils ont voulu le laisser croire, & cela pour raison à eux connue. Enfin dans la suite des temps les mêmes ministres de l'autorité ont voulu dépouiller ces mêmes parlements de ce droit réel ou supposé, & cela aussi pour autre raison à eux connue, qui dans le fond, sans doute, est toujours à peu près la même. O peuples! de quelque nation que vous puissiez être, écoutez un avis salutaire.

Si quelque jour vous avez le bonheur de pouvoir vous assembler par vos vrais représentans, & qu'il soit question de vous donner des tribuns, ne laissez jamais cette charge importante que pour un tems fort court sur les mêmes têtes; ou si vous étiez contraints de vous en choisir qui dûsseut être inamovibles & perpétuels, alors si vous les voulez incorruptibles, n'en prenez jamais d'autres que vos Imprimeurs.

Je déclare & proteste à quiconque aura

pris la peine de lire cette petite feuille, que s'il eût été permis aux honnêtes-gens éclairés & capables de bien écrire, de parler au public comme ils pensent, je ne me serois jamais avisé de ma vie de faire de mauvaise prose, encore moins de mauvais vers. J'aurois mieux employé mon tems & d'une maniere plus satisfaisante ; je me serois toujours uniquement occupé d'une chose bien plus utile pour moi, & peut-être même plus noble & plus digne de l'homme, je veux dire qu'au lieu de m'amuser, malgré Minerve, à barbouiller ici gauchement du papier, je n'aurois jamais songé qu'à cultiver en paix les fruits de mon jardin & qu'à bien labourer les champs que m'ont laissé mes peres.

*Beatus ille qui procul negotiis,*
*Paterna rura bobus exercet suis.*

Heureux qui, méprisant les brillantes chimères,
Suit ses bœufs attelés, dans le champ de ses peres ;
Le sage ainsi soustrait au joug du faux-bonheur.
Sait joindre à la vertu, la paix & le bonheur.

L'Homme vain cherche un rang pour enfler son audace,
Ou repaît son orgueil chez ses nobles ayeux ;
Mais l'homme vraiment fier, sait rester à sa place,
Et ne demande rien que la faveur des dieux.

---

# TRAITÉ COMPLET

## *De morale & d'économie politique en 12 vers.*

A quiconque voudra, toujours chaque matin,
Se souvenir de hier & songer à demain,
Je promets bonheur & sagesse,
Autant qu'en peut avoir un pauvre & foible humain,
Disoit jadis un sage de la Gréce ;
Je suis garant de sa promesse.

C'est-là le véritable & l'unique moyen
De former l'honnête homme & le bon citoyen.
Dites-nous donc toujours, docteurs économistes,
Et vous éloquents moralistes !
( Sous peine. . . . . de prêcher envain)
Souvenez-vous de hier & songez à demain.

FIN.